

TIM AU COEUR D'OR

OLIVIA QUETIER

Troisième édition
Achevé en mars 2023

Texte: @Olivia Quetier
Couverture: @The book covered
Image: @Julie Reggiani

www.oliviaquetier.com
Dépôt Avril 2023
Achevé d'imprimer en France

Code ISBN : 979-10-359-9532-4
Edition: EmoiLit

PARTIE I

LA DÉCISION

Tim était assis au sol dans un coin de la cour. Il ne regardait personne et personne ne le regardait. L'adolescent tournait incessamment la roue de son briquet sans en allumer la flamme, dans l'attente de son conseil de classe, ce moment où tout se déciderait.

Six ans de collège ! Six années à se battre pour passer dans la classe supérieure. Tim savait qu'à partir de la seconde, il se mettrait à travailler sérieusement. Il fallait juste qu'il sorte de là, de ce maudit collège, perdu en pleine campagne. Dans trois heures, son destin proche serait tracé.

La sonnerie retentit. Il se leva avec nonchalance et se dirigea avec lenteur vers sa maison. Il appellerait Robin vers vingt et une heures, pour entendre le verdict. *Si je ne passe pas, ma vie est foutue*, se dit Tim. *Il n'allait tout de même pas tripler sa classe de troisième ni entrer dans un quelconque apprentissage. Le lycée général ou rien.* Il prit le petit sentier qui le menait chez lui et essaya de chasser ses idées sombres.

Il poussa la porte de la maison. Sa mère était attablée à la cuisine, une bouteille de blanc aux trois quarts vidée devant elle.

Sa tête était abandonnée entre ses bras. Elle dormait, un son rauque sortait de sa bouche.

Tim fila dans sa chambre et s'allongea, le casque bien calé sur ses oreilles, il assomma son esprit et figea sa pensée grâce à une musique violente. Son père rentrerait bientôt. *S'il la voyait dans cet état, ça allait encore chauffer. Bon Dieu de merde*, se dit Tim. *J'en ai marre.*

Il alla à la cuisine et souleva Maud pour l'amener dans son lit. Avec un peu de chance, ça réduirait la colère de son père ou la retarderait. Qu'elle était lourde quand l'alcool avait fait son œuvre d'assommer ! Une grosse mère, totalement lasse, qui creusait sa tombe chaque jour un peu plus. *Mais pourquoi ce couple avait-il fait un enfant ? Pourquoi n'avait-il pas de frères et sœurs ? Seul au monde, avec une mère à porter et à protéger de sa bête de père. Que se passerait-il quand il partirait ? Allait-elle se laisser mourir ? Ses deux parents vivraient-ils tous deux l'un à côté de l'autre sans se parler, comme c'était presque le cas aujourd'hui ?*

Ce n'est pas mon problème, se dit Tim. Il avait du mal à arrêter le fil de ses pensées qui tournoyaient sans arrêt dans sa tête. Il se refusait à s'étourdir avec des drogues comme certains de ses copains. «*La drogue, jamais*», proclamait-il à tout va, redoutant une sorte d'hérédité de l'alcoolisme de sa mère. Elle lui avait tant dit qu'il lui ressemblait qu'il avait construit une terreur de porter en lui sa maladie.

Il alluma une cigarette et se remit à penser au conseil de classe. Il imagina monsieur Volpi dire que, tout de même, on pouvait lui laisser sa chance, qu'il pourrait suivre au lycée. L'enseignant paraissait compréhensif, sous ses airs de dureté. Certains professeurs bloqueraient le passage. Mais, c'était quand même son prof principal et il sentait qu'il l'aimait bien. *Dans deux heures, il appellerait Rob. Que c'était long !*

Il se grilla une seconde cigarette. Son seul vice. Un jour, il arrêterait. Heureusement qu'il travaillait chez Edmond, pour gagner

trois sous. Ça lui payait ses cigarettes et quelques revues. Tim ne sortait pas beaucoup avec ses copains. De toute façon, il n'y avait rien à faire ici. Un jour, il partirait et le plus vite possible. Mais avec le bac. Tim voulait le bac. De toutes ses forces. Il devait aller en seconde, absolument !

Je ne travaillerai pas à l'usine comme mon idiot de père, se dit Tim. *Une bande de dix profs va décider de ma vie*. Cette idée le rendait fou. Il alla vérifier que sa mère n'avait pas bougé et respirait. Il craignait qu'un jour son cœur s'arrête, qu'elle le lâche. Il l'aimait malgré tout. *Ah, si seulement elle pouvait abandonner ce diable d'alcool !* Il y avait cru à certains moments. Elle le lui avait tellement promis ! Au petit Tim. Le Timothée de huit ans qui cachait les bouteilles dans la forêt, les vidait dans l'évier, celui qui les collectionnait dans sa chambre pour faire peur à sa mère. Rien ne marchait. Pourtant, il fut inventif. L'été de ses onze ans, il avait cessé de croire que c'était possible. Il l'avait abandonnée et par voie de conséquence avait accepté de grandir seul. Mais il lui restait cette indétrônable peur qu'elle meure, sans crier gare. Il se retrouverait seul avec son père, donc seul tout court.

René était un homme des bois, rustre et obstinément silencieux. Timothée le détestait. Il n'avait pas compris cet homme, qui passait sa vie à travailler et à s'en plaindre. Les rares phrases qu'il prononçait servaient à ça : *« Journée de merde », « On est exploité, et un jour on nous mettra à la rue comme des malpropres. », « Je suis crevé, on a bossé comme des chiens. »* Et bien d'autres de ce cru. Il ne demandait jamais à son fils ce qu'il faisait à l'école, ce qu'il aimait. Il ne regardait jamais sa femme. Tim était persuadé que tout le malheur de sa mère résidait dans cette vie avec cet homme qui ne la voyait pas. Dès l'âge de six ans, il avait décrété que son père était détestable et il se mit à le haïr avec constance. Cela peinait sa mère. Elle lui disait souvent : *« Tu sais, c'est ton père. Tu ne le changeras pas. »* Timothée s'en fichait. Il ne voulait pas de ce père-là. C'était tout. Il se disait : *« Il ne me parle pas. Je ne lui parle pas. Point. »*

Il était à présent vingt heures trente. Robin devait être sorti du conseil de classe.

— Allô, Robin. C'est Tim... Alors ?

— Désolé, Tim. C'est pas bon.

— Comment ça, c'est pas bon ? ... Mais explique !

— Ils ont proposé un BEP pour toi.

— Un BEP, mais je n'ai pas mis ça dans mes vœux. J'ai demandé lycée général.

— Ils ne veulent pas que tu arrêtes les études. Ils ont dit que ce serait dommage, mais que l'entrée en seconde est hors de question.

— Et un BEP de quoi ?

— Électrotechnique.

— Ils vont aller se faire foutre, oui.

— Je suis désolé, Tim. Faut que je te laisse, on est en train de manger. À demain.

— Salut.

Timothée retourna voir sa mère. Elle était assise dans son lit, le regard dans le vide. Il voulut lui dire, mais il se retint. Il savait comment elle réagirait. *«C'est pas grave. C'est très bien un BEP. Dans la famille, personne n'a fait d'études.»*

— Tu devrais faire à manger. Papa ne va sûrement pas tarder, ajouta Tim.

L'adolescent confectionna un sandwich jambon-fromage, puis s'installa sur le banc devant la maison, les yeux humides de larmes qui ne venaient pas. Électrotechnique. Pour finir garagiste ou à l'usine automobile comme son père. Personne ne prenait en compte ses dons pour le dessin, son intérêt pour l'histoire. On ne regardait que ces foutus résultats. Des chiffres. Mais, il n'était pas un chiffre. Il était presque un homme, un petit bout d'homme avec une folle envie de s'en sortir, sans encore avoir pu en trouver le chemin.

En entendant la voiture de son père approcher, il entra dans la

maison pour éviter de le croiser et s'enferma dans sa chambre, son casque vissé sur les oreilles. Son père allait hurler sur sa mère, c'était joué d'avance. Comme à chaque fois qu'elle avait bu. Comme chaque jour. Tim avait toujours redouté les colères de son père dont la voix semblait venir d'outre-tombe. Cependant, il avait compris depuis peu que jamais René ne lèverait la main sur quiconque et que sa mère ne risquait rien physiquement. Une bonne baffe. Il s'était parfois dit que cela l'aurait peut-être aidé à cesser de biberonner ce foutu vin blanc.

— Tim, tu viens manger.

— Non, j'ai pas faim. Je me repose.

— Il fait tout ce qui lui chante ce gosse, dit son père.

Va te faire voir, pensa Tim. Il regarda sur Internet le contenu d'un BEP électrotechnique, ce qui ne fit que confirmer son opinion. Jamais. Demain, il expliquerait à monsieur Volpi que les professeurs devaient lui laisser sa chance.

Tim s'endormit en réalisant pour la première fois de sa vie qu'il était possible de changer un chemin qui semblait tracé par d'autres. Il s'endormit sur ces pensées positives.

L'adolescent se dirigea vers le collège plein de détermination. Il avait cours avec son professeur principal à quinze heures. Déterminé à aller lui parler, il en toucha un mot à Alban à la récréation. Son ami ne semblait pas convaincu qu'un changement soit possible.

— C'est trop tard, lui dit-il. Les dés sont jetés, mon vieux.

— Tant que je n'aurai pas tout fait pour sauver ma peau, je n'abandonnerai pas.

— Mais, qu'est-ce que tu t'en fous ! Tu ne sais même pas ce que tu veux faire.

— Je sais ce que je ne veux pas. Et jamais je n'irai en lycée technologique. Pour finir comme mon père, non merci.

— Tu exagères, franchement, ce n'est pas si grave. Tu peux avoir le bac quand même.

— Pfff, tu comprends rien. Laisse tomber.

Tim, assis comme à son habitude au fond de la classe, dessinait machinalement et écoutait vaguement. Il se demandait si les professeurs pouvaient revoir leur décision après un conseil de classe. L'adolescent pensait aux arguments qu'il pourrait présenter

à monsieur Volpi pour le convaincre : sa détermination, des promesses, le fait que sa vie entière dépende de cette décision, ou en ultime recours parler de ses parents. Il ne l'avait jamais fait, gardant précieusement secrète cette vie familiale qui aurait pu toucher les adultes. Il refusait tout sentiment de pitié. *Une mère alcoolique, un père idiot, ce n'est pas valorisant.* Les professeurs s'étonnaient régulièrement que ses parents ne soient jamais présents aux réunions. Tim disait qu'ils travaillaient beaucoup tous les deux. L'adolescent avait honte de ses parents et tentait de les cacher. Au pire, il expliquerait l'alcool, le manque d'amour, l'absence de suivi scolaire, la solitude. Il était prêt à tout raconter, mais il voulait aller en seconde avec les autres.

Il s'isola pendant le temps de cantine. Hors de question de rester avec Alban qui ne comprenait rien à rien. *De toute façon, c'étaient des tocards, avec leurs deux ans de moins et leurs familles unies.*

Le cours de monsieur Volpi finit par arriver. Timothée se conduisit à la perfection. Pas de dessin, pas de regard dans le vide. Juste sa volonté de tout donner quand il aurait un entretien avec le professeur. À la fin de l'heure, il se risqua à tenter l'impossible.

— Monsieur, j'ai besoin de vous parler. C'est important.

— Oui.

— Eh bien, c'est par rapport au conseil de classe. Je ne veux pas... je ne peux pas... je ne suis pas d'accord.... Je dois aller en seconde... Je....

Tim bégayait. Il avait chaud. Il avait peur. Il se rendait compte que sa demande était insolite au vu de l'étonnement qu'il lisait dans les yeux de son interlocuteur.

— Eh bien, jeune homme, vous auriez dû y penser avant et travailler un peu plus. Nous sommes plusieurs à douter de vos capacités. Le lycée général demande beaucoup de travail et pas seulement en dessin. Des études courtes seront plus adaptées. Vous avez déjà deux ans de retard.

— Mais, monsieur...

— Il faut vous y faire Timothée Barral, vous n'êtes pas fait pour les études longues. Si c'est au baccalauréat que vous tenez, vous vous débrouillerez pour passer un bac professionnel quand vous aurez mûri et si c'est à vos camarades, eh bien, vous en aurez d'autres. Allez vite en cours ! Vous allez être en retard.

— Je... Ce n'est pas vrai. Je.... ne peux pas...

— Eh bien, faites appel si vous n'êtes pas d'accord avec la décision. Au revoir, monsieur Barral.

Timothée resta sidéré. Il s'était totalement trompé sur ce professeur. *«Monsieur Barral, monsieur Barral»*. C'était le nom de son père ça. Les larmes lui montèrent aux yeux. *Ah, cette manie de pleurer ! «Une fille»*, clamait René !

Timothée se réfugia aux toilettes pour pleurer tout son soûl. Alban disait que les filles adoraient les garçons sensibles. Timothée, totalement découragé, s'en voulait de n'avoir pas été capable d'aligner trois mots. *Et si cet abruti avait raison. Et si je ne pouvais pas suivre au lycée, et si j'étais un bête comme mon père.*

Timothée errait à présent dans les couloirs. Il avait dû être noté absent en cours de français. *De toute façon, à quoi bon !* C'était la fin de l'année et sans doute pour lui, la fin de sa scolarité. Il s'apprêtait à aller à la bibliothèque, le temps que passe l'heure et qu'il quitte le collège en se fondant dans la masse, quand il croisa madame Botanis, l'infirmière. Elle avait le visage rieur et l'œil malicieux. Elle devait avoir une quarantaine d'années.

— Bonjour, Timothée. Alors, on se promène ! dit-elle en souriant.

— Bonjour, madame. En quelque sorte.

— Tu as les yeux rouges... Tu as fumé ?

— Non, madame. Je ne fume jamais !

— Conjonctivite ?

— Je vais bien.

— Tu n'en as pas l'air. Viens donc à l'infirmierie !

Ils se dirigèrent tous deux vers une toute petite salle au fond du couloir.

Ils entrèrent dans la petite pièce réservée aux adolescents. Leurs diverses plaintes somatiques leur permettaient de bénéficier de l'écoute, de la gentillesse et du franc-parler de Mélanie Botanis.

— Assieds-toi. Alors, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Ben, je...

— Oui ?

— Je vais arrêter l'école... Mais je ne veux pas...

— Pourquoi tu arrêtes si tu ne veux pas ?

— Je voulais aller au lycée. Je m'en serais sorti, j'en suis sûr.

— Et les professeurs eux n'en sont pas sûrs ?

— Oui, ça doit être ça.

— Pourquoi tu ne fais pas appel si tu n'es pas d'accord avec la décision ?

Elle ne souriait plus du tout. Elle regardait Timothée droit dans les yeux.

— C'est quoi faire appel ?

— C'est contester la décision du conseil de classe en présen-

tant des arguments pour cela. Prends rendez-vous avec monsieur Galliacci, le principal, et expose-lui ta situation. Soit il valide le passage, soit tu peux saisir la commission d'appel, enfin pas toi, tes parents.

— Ça ne va pas être possible ça !

— Pourquoi, Timothée ?

— Je veux laisser mes parents en dehors de tout ça.

— Mais ça les concerne. Ton avenir les concerne.

— Ouais, c'est ça. Bon ! En tout cas, je vais aller voir le principal.

— N'y va pas comme ça. Réfléchis à tes arguments. Convaincs-le ! Bats-toi ! C'est un homme sensible et à l'écoute.

— Merci, madame. Vous me redonnez un peu d'espoir.

— Allez, assieds-toi. Ça va sonner dans cinq minutes.

Timothée observa cette femme pendant les quelques instants qu'il avait à tuer. *Elle sera une bonne mère, si elle ne l'est déjà*, se dit Timothée.

— Madame, excusez-moi... Vous avez des enfants ?

— Tu es bien curieux... Non. Je n'en ai pas.

— Ah ! Vous n'êtes pas mariée ?

— Si.

— La vie est mal faite.

— Non, Timothée, elle n'est pas mal faite. Elle est comme elle est, c'est tout.

— Ben, en tout cas, moi... je vous aime bien.

Il rougit. La cloche sonna. L'adolescent se précipita dehors, son sac violet sur les épaules, s'engageant rapidement par le petit sentier qui le conduisait chez lui.

Tim fit volte-face et décida de marcher un peu. Il aimait se promener dans cette forêt qui lui rappelait son enfance. Lorsque sa tante était encore de ce monde, elle l'emmenait ramasser des champignons. Elle était merveilleuse Éléonore. Léo. Elle lui racon-

tait des histoires avec des lutins qui vivaient dans la forêt. Six ans déjà qu'elle était morte d'avoir avalé trop de cachets. *Voulait-elle s'endormir longtemps ou toujours ?* Il se posait encore la question. Cependant, elle n'était plus là et elle lui manquait. Il s'adossa à un gros chêne et se mit à penser à elle. Ses histoires étaient belles. Les lutins vivaient de grandes aventures et cela finissait toujours bien pour eux. Elle ajoutait à ces contes une morale qui disait en substance que tant qu'on n'abandonne pas, l'espoir est permis. *Mais elle avait abandonné. Elle l'avait abandonné.* Tim avait du mal à le lui pardonner. Une immense colère l'avait envahi quand il avait compris que sa mort était voulue. Il avait grandi et un peu mieux compris qu'un monstre intérieur la rongeait, comme celui de sa mère, mais qui se manifestait autrement. C'était un monstre qui tuait. Il espérait ne pas en être porteur, mais il n'en était pas sûr. Il sentait la terre encore mouillée sous ses pieds et ses fesses ainsi que la dureté de l'imposant tronc d'arbre dans son dos. La nature était forte, elle ! Elle ne pleurait pas à la moindre occasion. Il devait se faire chêne face au principal. Lui montrer cette force que rien ne peut faire plier. Il devait se reprendre et devenir orateur, défendre sa vie, ses convictions. Il sortit un cahier de son sac à dos et en déchira trois pages. Il commença à écrire :

Monsieur le principal,

JE M'APPELLE TIMOTHÉE BARRAL. J'ai seize ans. Je suis en troisième C. Les professeurs ont décidé de m'orienter en BEP à la fin de l'année. Je ne le souhaite pas. Mes parents non plus. Je sais que mon parcours scolaire a été plutôt catastrophique jusque-là. J'ai redoublé à deux reprises, en sixième et en troisième. Pour ma défense, cela peut être attribué à un

manque de soutien familial. Étant seul pour me débrouiller avec mon travail scolaire, des retards se sont fait sentir. Je pense que tout est rattrapable. Je travaillerai avec le père d'Alban Rémi qui est d'accord pour m'aider pendant tout l'été pour que je rattrape le niveau des autres.

Je comprends pourquoi les professeurs ont décidé de m'orienter en BEP. Mais je sais que je peux suivre en seconde, parce que je vais m'en donner les moyens. Vous me demanderez sans doute pourquoi je ne l'ai pas fait avant. Je ne réalisais pas pourquoi je travaillais. J'ai découvert le jour du conseil de classe que je jouais ma vie. Je veux faire des études. Vraiment. Je veux avoir un métier que j'aime. Quelque chose autour du dessin. Je veux passer un bac arts plastiques. M'orienter en BEP électrotechnique revient à me tuer.

Ma mère est alcoolique, mon père est ouvrier. Je veux m'en sortir et vous pouvez m'aider, vous et tous mes professeurs. Je m'excuse de n'avoir pas pris conscience de tout cela avant. Mais j'ai seize ans et déjà beaucoup de choses à gérer à la maison. Je ne me laisserai plus déborder maintenant.

Si jamais vous refusez, je n'irai pas en BEP, j'arrêterai l'école et je tenterai de me débrouiller par moi-même avec le dessin. Sans diplôme, je n'ai quasi aucune chance de m'en sortir. Je ne ferai pas appel parce que mes parents se fichent totalement de ma scolarité et ils ne voudront pas s'occuper des papiers.

Je vous demande de l'aide, vraiment.

Merci, Monsieur.

Timothée Barral

TIM RELUT sa lettre et en corrigea les fautes. Il n'était pas trop mauvais en orthographe ni en français d'ailleurs. Il avait dix et demi de moyenne. En mathématiques, c'était la catastrophe : six

de moyenne, en physique, pas beaucoup plus. Il irait demain remettre la lettre recopiée au propre au principal et demanderait un rendez-vous. L'adolescent rentra chez lui d'un pas lent. Il supportait de plus en plus mal de vivre avec ses parents. Et il avait seulement seize ans. Timothée avait hâte d'être majeur et de pouvoir les quitter pour toujours. Même sa mère.

Il mangea ce soir-là avec ses parents. Le silence régnait pendant tout le repas. Étonnamment, sa mère n'avait pas bu. Elle tentait bien de lancer quelques sujets de conversation, mais cela ne prenait pas. Son père répondait par un vague signe de tête ou un son qui voulait dire oui ou non. *Pas de question fermée*, pensa Tim. Madame Ponceau, sa professeure d'histoire avait parlé de la façon dont se faisaient les enquêtes et expliqué la différence entre questions fermées et questions ouvertes. Tim avait compris que les questions se divisaient en deux : celles qui commençaient par «*Est-ce que*» où l'autre répond oui ou non et les questions où l'interlocuteur répond par une phrase construite. «*Voilà comment faire parler mon père*», se dit-il. Jamais de «*Est-ce que*» ! Il avait essayé pour expérimenter et son père répondait des phrases, des phrases courtes, mais il y mettait un sujet, un verbe, un complément. Il observa alors les modes de communication entre ses parents. Son père ne parlait effectivement pas. Et quand il rentrait et qu'elle n'était pas trop saoule, sa mère tentait un dialogue avec ce genre de questions :

- Tu as passé une bonne journée ?
- Est-ce que la journée a été dure ?
- Tu es parti tôt ce matin !
- Tu penses à monter du bois ?
- Est-ce que tu vas bientôt aller voir ta mère ?

Et son roc de père répondait : «*Mmmm*» ou «*Oui*», «*Non*», «*Pas prévu*», «*Sais pas*», «*Journée de merde*»... et bien d'autres interjections du même cru. Jamais plus de trois mots. Jamais. Si elle parlait sans poser de questions, il la regardait et ne répondait rien. Maud parlait seule de madame Untel, de monsieur Machin et ça s'arrêtait là. Tim bouillait. Elle n'avait pas bu et son père ne l'avait peut-être même pas remarqué. L'adolescent décida de s'abstraire de la scène pour éviter d'être débordé par sa colère. Il n'aimait pas ce sentiment, car il sentait alors croître en lui une grande violence. *La violence ou les larmes, voilà l'étendue de mes émotions*, se disait-il.

Tim repensait à sa lettre. Il était étonné de ce qu'il y avait écrit. Les mots s'étaient couchés sur le papier, comme ça, tout seuls. Il y avait mentionné qu'il serait dessinateur, artiste. *Comme c'était étrange, cette sensation d'avoir trouvé un chemin*. Il commençait à se faire à l'idée que, peut-être, il n'irait pas en seconde. Il quitterait ce foutu pays. Dès qu'il le pourrait, il partirait. Il dessinerait. Il en ferait son métier. Non, il n'était pas écrit qu'il croupirait ici, dans ces forêts lozériennes qui l'avaleraient tout entier. Il aimait la nature, les arbres, surtout les arbres. Mais il sentait comme une force qui pouvait le détruire. Il percevait le monstre maternel qui tomberait sur lui sans qu'il le voie venir. Il irait en ville, dans une grande ville. Paris. Pourquoi pas Paris ?

Sa mère lui rebattait les oreilles depuis qu'il était tout petit avec le destin. Elle disait que c'était écrit qu'elle rencontre son père, pour que lui, Timothée, vienne au monde. Que c'était cela la belle œuvre de sa vie ! Qu'il ferait de grandes choses ! Qu'elle avait tout sacrifié pour lui ! En particulier, son amour de jeunesse pour Tino.

Il était plus raisonnable de construire avec René qui avait un bon travail.

Tim questionnait souvent sa mère sur Tino, mais elle ne répondait que vaguement. Les mots, dans cette famille, c'était un vrai casse-tête. Le père d'Alban disait que les hommes de la forêt étaient bruts et silencieux et que c'était beau. Tim ne voyait aucune poésie dans tout ce silence. Il ne savait pas grand-chose de ce Tino, mais il percevait dans le regard de sa mère tant d'amour, tant de beauté quand elle osait penser un peu à lui, qu'il ne comprenait pas bien pourquoi elle avait choisi son père.

— Passe-moi le fromage.

Il s'adressa à René alors que le fromage était près de sa mère sur la grande table en bois. Son père ne bougea pas. Maud lui passa le fromage.

— Papa, je vais devenir dessinateur.

— Tu rêves, mon garçon !

— Ouais, c'est ça.

Tim regarda sa mère, comme pour lui dire : *« Tu vois, il n'y comprend rien. »*

— Tu sais, Tim, il faut assurer tes arrières, ce n'est pas un métier, lui dit-elle.

— Laissez tomber. Je ne sais même pas pourquoi je vous parle.

— Mène tes études le plus loin possible, après tu verras ce que tu peux faire, dit-elle.

— À l'usine, ils embauchent des apprentis.

Wouah, il a dit une phrase entière, se dit Tim.

— Je n'irai pas à ton usine. Jamais. Tu m'entends ? Jamais.

— Eh bien, passe à plein temps chez Ed, quand t'auras fini tes études. Ici, les diplômes, ça sert à pas à grand-chose. Il peut t'embaucher. Tu as seize ans. Tu peux travailler.

— Ouais, mais je ne vais pas rester. Avec ou sans études, je vais me barrer.

— Je te rappelle que tu n'as que seize ans, lui dit sa mère. Et parle correctement, s'il te plaît.

— Je peux travailler, mais je ne peux pas partir, c'est ça ?

— Tu peux partir, lui dit son père, mais gagne ta vie avant. Ce n'est pas nous qui allons t'aider. Ta mère ne rentre pas un sou avec ses ménages, et moi je n'ai pas de quoi te payer autre chose que ta nourriture. Si tu pars, tu te débrouilles. On ne te mettra jamais dehors. Moi mon père m'a viré à dix-huit ans et je ne te ferai pas ça.

Mon père parle, se dit Tim. Incroyable.

— Comment ça, il t'a jeté dehors ?

— Oh, bougonna René.

— Tu ne peux pas répondre quand on te pose une question ? Ce n'est pas si compliqué, cria Tim.

— Tu ne me parles pas comme ça, garçon. Tu te calmes.

— Je me tire. Ciao.

Tim sortit. *Quelle famille !* pensa-t-il tout haut.

Le jeune homme partit en direction du village et se rendit chez Alban. Il cria vers la fenêtre :

— Eh, Alban, t'es là ?

— Ouais, mais il est tard, je peux pas descendre.

— Juste cinq minutes.

— Attends, je demande à mon père.

— Ouais, il est OK. Mais tu dois repartir à vingt-deux heures trente, dans une heure, quoi.

— Super.

Tim entra chez les Rémi. Le père d'Alban était conducteur de travaux et sa mère secrétaire de mairie. Ils étaient très gentils, bien que la petite sœur d'Alban soit très capricieuse. Après avoir salué les parents d'Alban, il monta dans la chambre de son ami. Endroit familial depuis trois ans déjà. Tim lui avait sauvé la mise alors qu'il était malmené par des adolescents peu fréquentables. Alban lui en était reconnaissant depuis tout ce temps.

— Al, je me suis encore chauffé avec mes parents. J'en ai marre.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Mon père veut que je devienne apprenti à l'usine ou que je bosse à plein temps chez Edmond. Ils ne m'ont même pas demandé pour le conseil de classe. En tout cas, ça ne traverse pas par la tête de mon père que je fasse des études. Et ma mère, elle pense que je devrais en faire si je peux. Et que sinon, c'est pas grave. Où est le temps où elle me disait que j'étais sa fierté, son œuvre ? Du blabla, tout ça. Ils en ont rien à foutre de ma vie... Je veux partir Alban.

— Quoi ? Tu veux dire tout de suite ? Fuguer ? Comme l'année dernière ?

— Non, partir vraiment, je ne sais pas quand, mais partir vite et loin... et bien. Avec des moyens ou un plan sérieux.

— Mais tu as le temps, tu n'as que seize ans !

Tim sentit à nouveau la colère l'envahir.

— Putain, mais c'est pas fini ! J'en ai marre, tout le monde me rabâche que j'ai seize ans. Je m'en fous. Il n'y a pas d'âge pour commencer à vivre.

— Excuse-moi, mec. Je ne voulais pas dire ça. Mais tu vas y aller en BEP du coup ? En attendant ton plan ?

— Non, ça jamais ! Demain, je vais aller voir le principal du collège. J'ai écrit une lettre pour lui demander de défendre mon passage en seconde. L'infirmière m'a dit que c'était possible que ça marche.

— T'emballe pas. À mon avis, il va pas aller contre l'avis des profs. Cette infirmière, elle est spé ! Toujours en train de sourire comme une demeurée !

— Moi, je l'aime bien. En tout cas, je tente ma chance et si ça ne marche pas, ciao, je fais tout ce que je peux pour me tirer.

— T'es radical, mon pote.

— Ben toi, c'est facile, tu vas en seconde. Tu verras, je m'en sortirai.

— Si tu te tires, tu me le dis, tu ne disparaîtras pas comme ça, hein ? Promets.

— Je te promets.

— Bon, ce n'est pas que je te vire, mais c'est l'heure. Mon père va râler.

— Salut, à demain.

Tim commençait à dix heures ce matin-là, ce qui lui permettait de ne pas croiser ses parents. La mère de Timothée travaillait dans plusieurs familles du village chez qui elle faisait ménage et repassage. Elle partait avant René et rentrait vers quatorze heures tous les jours, ce qui lui laissait tout loisir pour passer ses après-midis comme bon lui semblait sans la présence des deux hommes de sa vie. Après avoir avalé un casse-croute, elle s'offrait une petite sieste d'une heure. Puis, elle se mettait à briquer sa maison. Après cette activité rituelle, elle prenait son premier verre. Le temps était long pour Maud. Lorsque Tim rentrait, elle avait déjà vidé une à deux bouteilles. Cependant, elle ne s'arrêtait en général pas là et continuait sa descente aux enfers jusqu'à l'arrivée de son mari. Maud buvait la plupart du temps en cachette. Même en famille, elle se sentait profondément seule. Tim savait cela. Il avait compris depuis longtemps que sa mère était malheureuse, sans bien percevoir pourquoi.

Il attendit que ses parents soient tous deux partis pour se lever. L'adolescent était confiant, car c'était son naturel. La relecture de sa lettre lui donna le sentiment qu'il pourrait convaincre. Timo-

thée quitta la maison vers neuf heures trente pour avoir le temps de déposer son courrier à monsieur Galliacci et de prendre un rendez-vous avant son cours de dix heures. Marchant d'un bon pas, il portait en lui cet espoir tenace en la vie qui le tenait à certains moments. Il toqua au bureau du principal avec une appréhension certaine, mais aussi une belle dose de courage.

— Monsieur, excusez-moi de vous déranger. Je voudrais prendre un rendez-vous avec vous assez rapidement.

— Je peux te recevoir cet après-midi. As-tu une heure de permanence ou peux-tu seulement te libérer à l'heure du déjeuner ?

— Je peux être là à treize heures, ou même treize heures trente.

— Viens à treize heures trente, ce sera très bien.

— Je peux vous remettre une lettre ? Ça explique tout.

— Oui, bien sûr. Mais tu m'évoqueras ce qui t'occupe oralement.

— Ça m'aiderait que vous lisiez mon courrier avant.

— Ce sera fait, jeune homme. Tu es Timothée Barral, c'est ça ?

— Oui, monsieur.

— Madame Botanis m'a parlé de toi.

— Elle a dit quoi ?

— Que tu viendrais certainement me voir, c'est tout.

— À tout à l'heure, monsieur. Merci.

— À tout à l'heure, Timothée.

Tim était étonné de la gentillesse de cet homme. Il avait un regard bienveillant, des cheveux grisonnants et les yeux d'un bleu transparent. Timothée n'avait jamais eu l'occasion de le rencontrer. On lui avait dit qu'il était plutôt sympathique, sauf avec certains élèves réfractaires à l'autorité, les fameuses petites frappes qui faisaient si peur à Alban. Il était bien connu pour faire la morale à certains, leur rappelant les dangers encourus du fait de leur mauvaise conduite. Il leur parlait de la prison et de la vie minable qui les attendait s'ils ne se reprenaient pas.

Timothée se rendit à son cours de mathématiques. Le brevet passé, les classes se vidaient d'autant plus que chacun connaissait son sort pour l'an prochain. Ils étaient seize ce matin-là. Le jeune homme écouta les professeurs d'une oreille distraite toute la matinée, se retenant de dessiner, comme si cela pouvait arriver aux oreilles du principal et influencer sur sa décision. Il fit donc mine de se concentrer. Tous les professeurs parlaient de l'année de seconde. Alors que sur les seize élèves, seulement la moitié irait au lycée général. *Quel manque de tact !* se dit Tim. La plupart de ces adolescents voulaient apprendre un métier et s'orientaient volontairement vers un BEP. *Pourquoi personne n'a d'ambition dans ce bled ?* se demanda-t-il. L'estomac noué, il ne se présenta pas à la cantine, se concentrant sur la nécessité de ne pas perdre ses moyens, de se battre, de tout donner.

Il tapa timidement à la porte de monsieur Galliacci à treize heures vingt-huit.

— Assieds-toi, Timothée. J'ai lu ta lettre. Peux-tu m'expliquer tout cela ?

— Je veux aller au lycée, monsieur. Je vous promets de travailler beaucoup. L'infirmière dit que vous pouvez m'aider.

— Je ne peux pas changer tes notes, Timothée, ni tes redoublements. Mais, je dois comprendre ce qui fait que tes difficultés actuelles disparaîtraient en classe de seconde.

— Eh bien, en français ça va, en histoire aussi. Je passerai un bac littéraire. Je veux faire du dessin, monsieur. Et pas du dessin industriel, comme on peut me le proposer en BEP électrotechnique. Du vrai dessin qui raconte des histoires. Le problème se situe depuis l'école primaire en mathématiques. Du coup, c'est dur en physique, en SVT. J'ai compris des choses maintenant. C'est pour moi que je travaille. Je veux le bac. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour réussir. Le père d'Alban Rémi a promis de m'aider pendant tout l'été. Je peux m'en sortir en maths, j'en suis

sûr. Je ne suis pas idiot, monsieur. Mais je manque d'appui. Je n'ai personne.

— Tu n'as personne ?

— Non, personne... Mes parents... Je vous ai dit dans la lettre.

— Oui. Je crois que je vois. Mais, parle-m'en un peu quand même.

— Eh ben... Ma mère boit beaucoup. Elle est gentille. Elle dort quand elle boit. Elle boit. Elle dort. Elle boit. Elle dort. Sa vie, c'est ça. Quand elle dort, elle ne souffre pas. Je crois que c'est pour ça. Elle dit qu'elle n'est pas alcoolique, que ça ne fait de mal à personne, qu'elle travaille et qu'elle fait tout dans la maison. Mais, c'est dur, monsieur.

Et voilà que les larmes coulaient. Foutues larmes. Il devait se reprendre. Il les essuya d'un geste rapide et continua :

— Mon père, c'est lui le problème. Je ne l'aime pas et il ne m'aime pas. Il se fiche de moi. Il travaille et il râle. C'est tout. C'est sa vie. Et moi, je ne suis pas dedans. Faut que je tienne jusqu'à la fin de mes études. Mais je ne veux pas les abréger à cause d'eux. C'est ça que j'ai réalisé, je ne gâcherais pas ma vie, parce qu'eux ont raté la leur. Ce ne serait pas juste.

— C'est vrai.

— J'ai de la volonté. Je travaille chez Edmond, l'épicier, depuis le début de l'année, en plus de l'école. Mais je vais arrêter. Tant pis pour l'argent de poche... Voilà, monsieur Galliacci, je ne sais pas quoi dire d'autre, sauf vous donner ma parole. Je vous fais une promesse. Une vraie. Je travaillerai très dur. Peut-être, je peux même devenir un bon élève.

— Timothée, ce que tu demandes est très périlleux à obtenir. En général, l'élève fait appel, la commission se réunit et prend une nouvelle décision ou conserve l'ancienne. Dans ta lettre, tu dis que tu refuses cette démarche. Est-ce toujours le cas ?

— Oui. Mes parents ne voudront jamais. Ils penseront qu'un BEP c'est très bien.